

Doucet, et qu'André Breton lui avait fait acheter.»

Reste que c'est davantage le discours scientifique que ces suppléments d'âme qui viennent à l'esprit lorsque vous découvrez le duplex du 7<sup>e</sup> arrondissement, lieu comme conscient de sa valeur, dans lequel les audacieux mélanges de styles paraissent répondre à un calcul précis de qualité plutôt qu'à une succession de coups de cœur. C'est peut-être le plus frappant : contrairement au cliché qui voudrait que les plus belles maisons se construisent au fil des ans et des rencontres, patines sentimentales créant de la vie, le hasard et le passage du temps ne paraissent avoir de place ni dans cet endroit, ni dans cette collection. On est là en présence d'une magistrale démonstration du «beau» comme extraite de l'éternité : «Yves et moi, n'avons jamais mis de hiérarchie dans l'art, ni de frontières, c'est pour ça que cette collection est aussi exceptionnelle par sa composition. D'une certaine manière, faire une collection de ce niveau-là, c'est faire une œuvre.» Chacune des pièces, avec son foisonnement d'art et d'objets, le choc d'aussi éclectiques voisinages – Matisse et Franz Hals, Goya et Fernand Léger, le XVII<sup>e</sup> et l'Art déco, l'Asie et l'Allemagne... – s'impose ainsi comme un tableau de maître, catalogue de splendeurs extrêmement raisonné dans lequel le mélange des genres joue effectivement un rôle fondamental. Fondateur, presque :

«La première fois que j'ai été chez le vicomte et la vicomtesse de Noailles, j'avais 24 ans, et puis j'y ai emmené Yves. Nous avons été subjugués par le goût et l'audace de ces exceptionnels mécènes et de leur hôtel particulier parisien. On prenait le grand escalier, et tout à coup on était confronté à un immense Burne-Jones – aujourd'hui au musée d'Orsay –, puis on découvrait deux merveilleux Goya et un splendide Picasso avant d'entrer dans le grand salon décoré par Jean-Michel Frank, avec ses murs tapissés de parchemin, dans lequel trônaient un gigantesque Rubens et le portrait de Marie-Laure de Noailles par Balthus... Naturellement, j'ai connu d'autres gens de goût comme Christian Dior, dont la maison, boulevard Jules Sandeau, recelait un mélange fait, par exemple, d'une table Gallé installée sous une tapisserie feuille de chou haute époque. Et j'ai aussi connu beaucoup d'endroits avec des œuvres d'une très grande valeur, mais où il n'y avait strictement pas d'audace, et surtout, aucune incursion dans le XX<sup>e</sup> siècle. Alors oui, les Noailles et puis cette abondance des choses, cette dimension, leur générosité ont eu une grande influence sur nous.»

Caractéristique, l'anecdote racontée par l'antiquaire Alexis Kugel : «Un jour, Yves Saint Laurent est arrivé à la galerie avec, à la main, une photo de Marie-Laure de Noailles par Willy Maywald. On l'y découvre assise à côté (*suite p. 256*)

